

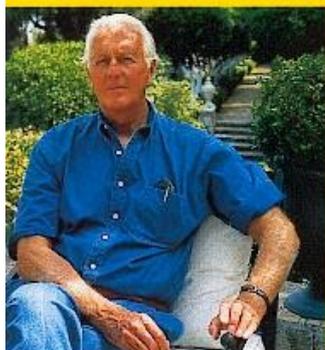
LE FIGARO

magazine

Notre dossier

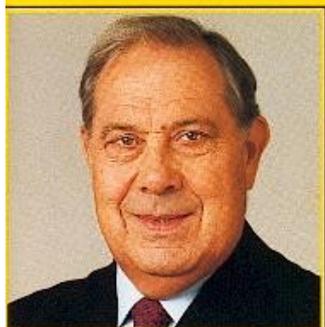
Grandes fortunes,
entrepreneurs,
classes moyennes

vous allez
payer les
promesses
socialistes

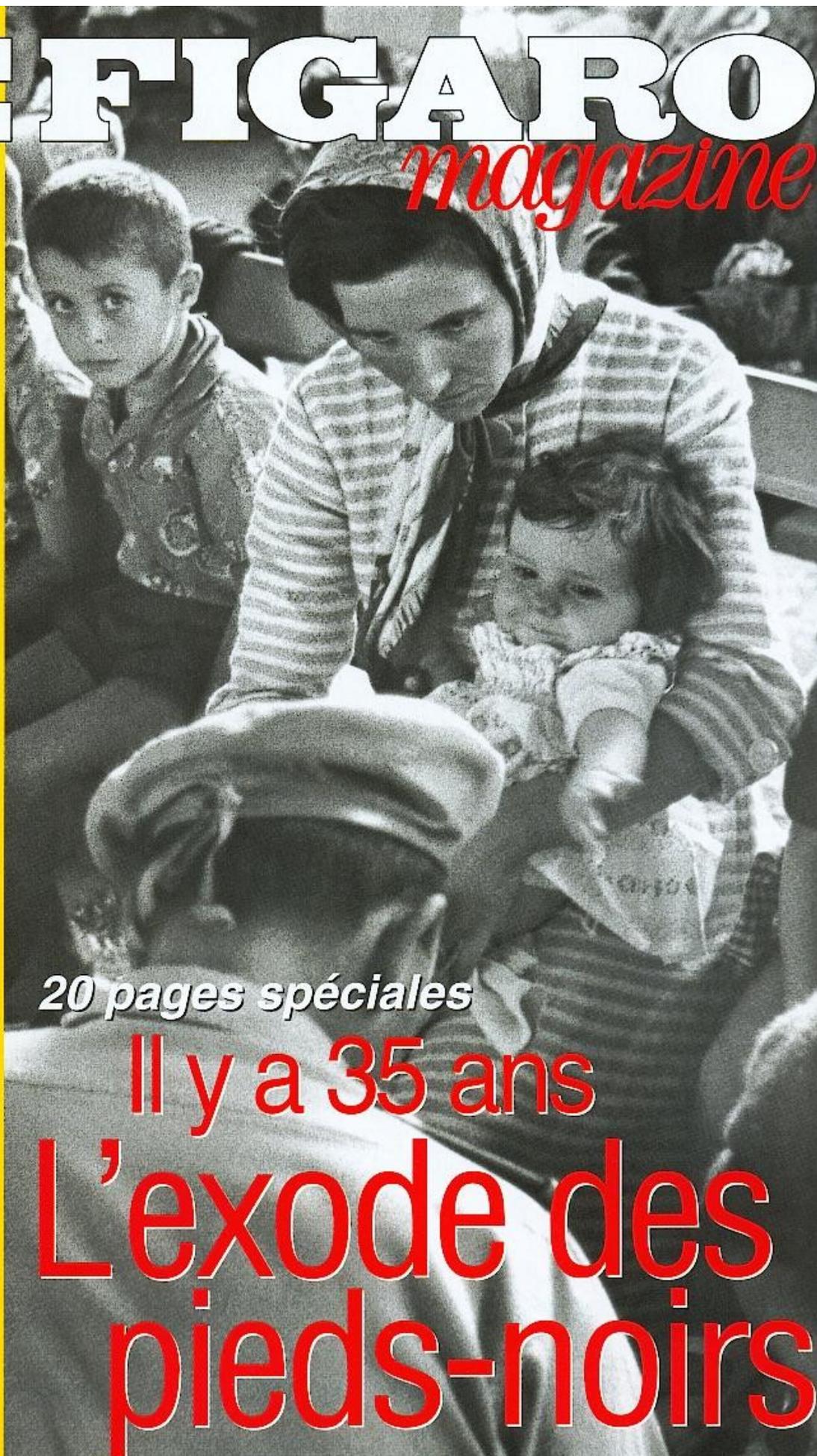


Exclusif

Les
sommptueuses
propriétés
d'Hubert
de Givenchy



Charles Pasqua
La droite doit
retrouver
une âme et
s'opposer



20 pages spéciales

Il y a 35 ans
**L'exode des
pieds-noirs**

Une grande
enquête
de Jean-Pax
Méfret

© J. M. S. P. PRESS

Les pieds-noirs

Il y a 35 ans,
c'était
l'exode



Le 19 mars 1962, l'application des accords d'Evian cosignés par l'Etat français et le FLN sonnait le glas de l'Algérie française. Dans les mois qui suivirent, des centaines de milliers de pieds-noirs quittèrent leur pays avec, le plus souvent, une ou deux valises pour tout bagage. Ils débarquèrent dans une France en vacances qui ne les attendait pas. Nous sommes allés à la rencontre de cette communauté qui a surmonté les épreuves mais n'a rien oublié. Et commémore aujourd'hui et demain, à Marseille, le 35^e anniversaire de son exode.

Eté 1962 : plus d'un million de leur terre na

La valise ou le cercueil

C'est l'épouvantable alternative imposée par le FLN aux Français d'Algérie. La fin de l'Algérie française a provoqué un des plus grands exodes de l'après-guerre : 969 216 pieds-noirs, 138 458 Français musulmans dont 55 000 harkis et leur famille. Au total 1 162 674 personnes ont franchi la Méditerranée pour rejoindre la France.

R. L. GEMMA

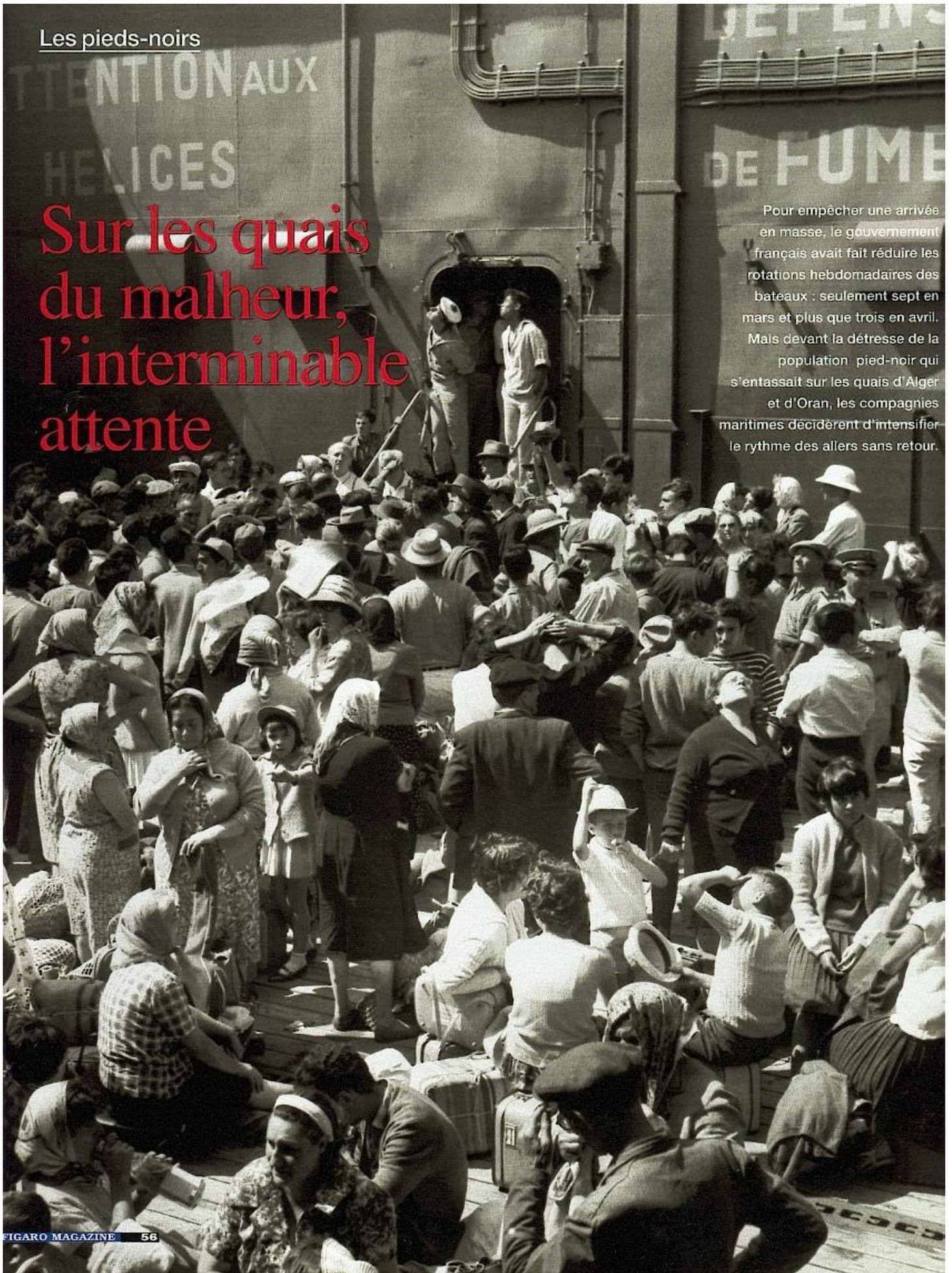
n de Français chassés tale



Les pieds-noirs

Sur les quais du malheur, l'interminable attente

Pour empêcher une arrivée en masse, le gouvernement français avait fait réduire les rotations hebdomadaires des bateaux : seulement sept en mars et plus que trois en avril. Mais devant la détresse de la population pied-noir qui s'entassait sur les quais d'Alger et d'Oran, les compagnies maritimes décidèrent d'intensifier le rythme des allers sans retour.



La photo d'Alger a jauni : 35 ans qu'elle est sous verre. Ma mère pose son doigt au milieu de l'image. Sur une maison aux contours flous.

C'est là que nous habitons.

Elle sourit.

Presque amusée, depuis tant d'années, de refaire les mêmes gestes, d'évoquer les mêmes souvenirs. C'est un besoin. Parler de « là-bas », ce terme codé qui renferme et protège tout un passé.

Trente-cinq ans déjà.

Chaque jour, les navires déversaient leur cargaison humaine sur les quais de Marseille, de Port-Vendres, de Sète. Les passagers étaient alignés en colonnes sous le contrôle des CRS et des inspecteurs des renseignements généraux. Il y avait de la peur dans le regard des enfants, de la douleur dans celui des femmes. Les vieilles personnes, souvent embarquées de force, pleuraient leur désespérance. Des hommes laissaient exploser la colère qui leur brûlait les lèvres et leur cognait le cœur. C'était l'été 1962. L'été du malheur pour des centaines de milliers de Français d'Algérie contraints de quitter leur terre natale.

— *Un spectacle affligeant, se souvient Léo Palacio, ancien correspondant du Monde. Rien n'avait été préparé pour les accueillir. Les services officiels les qualifiaient de « rapatriés », les Marseillais les appelaient « réfugiés ». Eux se disaient avec quelque gêne des « repliés ».*

Le gouvernement français n'avait pas prévu cet exode massif. Il attendait 400 000 personnes sur quatre ans. Il en arriva une première vague de 512 000 en quatre mois (de mai à août) dont 192 000 à Marseille pour le seul mois de juin. Au 31 décembre 1962, 651 265 Français d'Algérie étaient déjà en France.

— *Il y a beaucoup de vacanciers parmi eux, expliquait le secrétariat d'Etat aux rapatriés qui tentait de minimiser ce qui allait être le plus grand exode de l'après-guerre : le départ définitif d'Algérie de plus d'un million de personnes.*

La dernière image du pays perdu

Seuls quelques privilégiés pouvaient monter sur le pont, la plupart des passagers voyageaient à fond de cale, les uns sur les autres, dans des navires surchargés. Le 24 juin, « le Kairouan » dont la capacité était de 1 200 places embarquait 2 630 passagers. Le 27, un bananier équipé pour 12 personnes transporta 245 pieds-noirs...



DALMESSIN PRES

Les pieds-noirs

Les autorités n'avaient pas prévu cet exode

— Dans la tragédie grecque, exodos, c'est la conclusion, la fin de l'histoire, constate Roger Guilabert, ancien patron de Jet Tour et vice-président du Syndicat national des agents de voyage.

Ce pied-noir de Bab el-Oued, qui a grandi avec Roger Hanin, a été un des derniers cadres d'Air France à quitter Alger. Le jour de l'indépendance, sous la menace de leurs armes, les soldats de l'armée de libération lui ont fait descendre le fanion qui flottait sur les bâtiments de la compagnie : les militaires algériens pensaient que c'était un drapeau français.

— L'exode, ajoute Guilabert, c'est aussi le seul point commun qu'il y a entre une dame de la bourgeoisie d'Alger et ma mère, Italienne illettrée qui faisait des ménages et qui a élevé huit enfants en faisant de l'aîné un général. Nous sommes tous passés par là. Les riches comme les pauvres.

La plupart des passagers n'avaient pour bagages qu'une ou deux misérables valises, des baluchons d'émigrants. Ils avaient voyagé à fond de cale avec leurs enfants. C'est tout ce qu'ils pouvaient se payer. De toutes façons, il n'y avait pas de places. Les cabines étaient réservées en priorité aux familles de militaires ou de fonctionnaires. A l'arrivée, après la fouille, c'était de nouveau l'attente. Interminable. Comme à Oran ou à Alger, avant l'embarquement. Des heures, des jours, des nuits, passés sur les quais avant de pouvoir prendre un bateau. Pour quitter à jamais leur pays.

Les autorités qui voulaient ralentir le rythme des départs avaient réduit de seize à trois les rotations hebdomadaires entre l'Algérie et la France. Elles avaient multiplié également les tracasseries administratives. Pendant quelques semaines, tous les hommes furent dans l'obligation de

➔ SUIVEZ-NOUS

La météo annonce :
variable avec
éclaircies

Voir les prévisions en page 2.

L'A

Directeur : Robert LAZURICK

100, rue de Richelieu, PARIS (2^e)
et 9, rue Louis-le-Grand, PARIS (2^e)

L'Algérie n'

Sur un kilomètre avant Maison-Blanche

Les réfugiés attendent - en campant dans les fossés -
leur transport vers la France

INQUIÉTUDE EXTRÊME
après la découverte de 1
dans deux charniers

SOUS LE CIEL D'ORAN EMBRASÉ PAR LES F

C'EST LE SAUVE-QUI-PEUT

pour les 150.000 Européens qui restent

Le paquebot "V
débarqué hier 1.

LA FI

EST AU

PATRIE

Il avait peur de recommencer une nouvelle vie

LE RAPATRIÉ D'ALGÉRIE

SE DONNE LA MORT

en se jetant à la mer du bateau
qui l'amenait à Marseille

Marseille déborde : 130.000 habitants
plus d'un seul coup (les pieds noirs)

URORE

LIGNES AÉRIENNES INTÉRIEURES FRANÇAISES

NF 25 CENTIMES



MERCREDI 4 JUILLET 1962

XXI^e année N° 5.545. O.P.E. 65-00
Compte courant postal Paris 4143-03
Aéro: 32 f. m. Alg N.F. 0.30 (30 f.), Tun.
27 Almas, Belg 3 fr., Esp 3 p 50. Ital. 50 L

Prix : NF 0,25 * 25 francs

est plus française

LA POPULATION
cadavres d'Européens
à Hussein-Dey

MMES

ALGER Pas assez d'avions et
de bateaux pour rapatrier
femmes
et enfants

ALGER, 29 mai (S.P.). — Et
P. Ad. P. — Rafalr. — Com-
la. départ des rapatriés de
ces derniers semaines, celui
ci a été relativement rédui-
telle. Les avions man-
sont pas le leur d'être le

M. GRIOTTERAY :

« ATTENDONS-NOUS A VOIR
ARRIVER 800.000 RAPATRIÉS »

SERGE (2 a
et **PATRICK** (6 a
égorgés pa
leur "fatma

E-DE-MARSEILLE"
4 rapatriés d'Algérie

RANCE

SSI LEUR

ORAN "CE N'EST PAS EXODUS
M'SIEUR, C'EST DUNKERQUE"

ALGER Les commandos FLN en action
dans la ville mitraillent les Européens

MARSEILLE, 300 RAPATRIÉS ONT PASSÉ LA NUIT

ALGER MARSEILLE **C'EST L'EXODE** dans le hall d'un hôtel et sur le trottoir

UN TRAIN SUPPLEMENTAIRE N'ATTENDAIT
PORT-VENDRES LES 1.081 PASSAGERS

SCÈNE BOULVERSANTE **UNE RAPATRIÉE D'ALGÉRIE DESCEND DU CAR**
à PORT-LA-NOUVELLE (AOC) avec le cercueil de son enfant mort depuis un m

l' «El-
jezair »

**CHAQUE JOUR 3.000 RAPATRIÉS
DÉBARQUENT A ORLY**

Revue
de presse
Juin 1962

travaux ont été effectués des rapatriés de la préfecture de la deux fois deux au maximum.

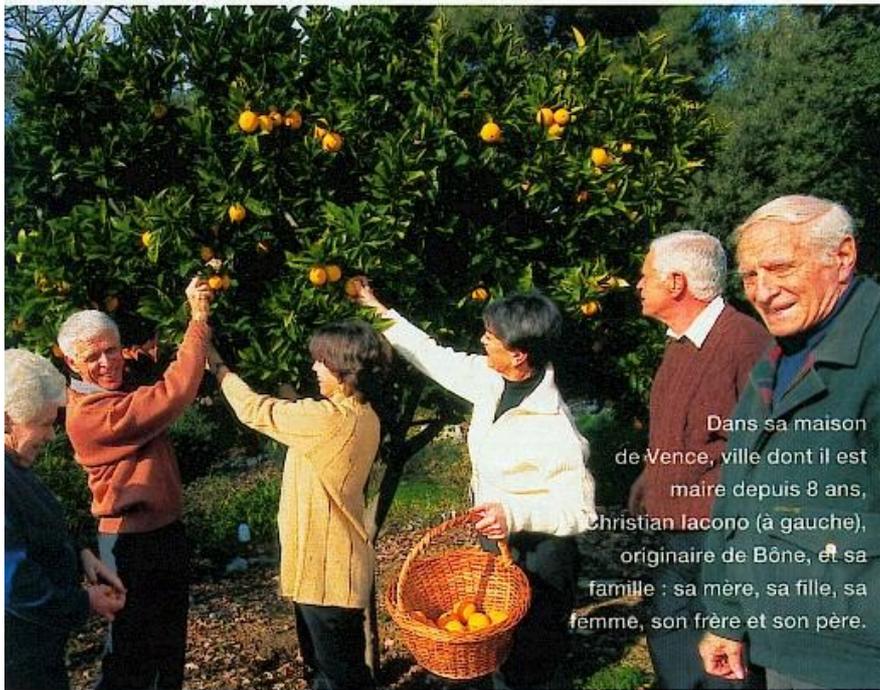
Les pieds-noirs



Imagerie patriotique de l'Algérie française : le père de Roger Guilabert, fils d'immigrés espagnols appelé au service dans les zouaves, de 1912 jusqu'en... 1919 ! Au premier plan, sa mère, fille d'immigrés italiens, déguisée en Alsacienne (!) par un photographe de Bab el-Oued.

“ Quand je dis que je n'ai pas la nostalgie, c'est mon confort. Pas ma réalité. ”

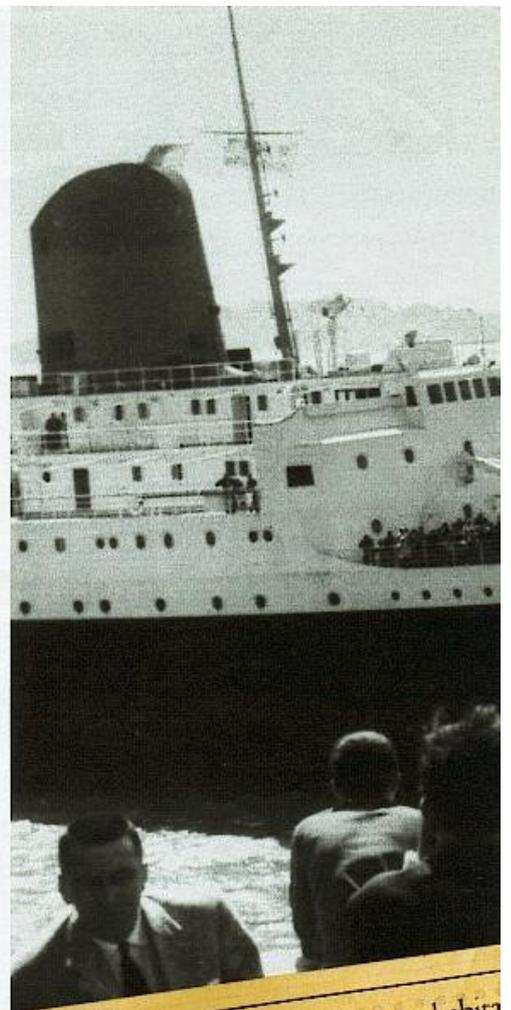
Roger Guilabert, 65 ans



Dans sa maison de Vence, ville dont il est maire depuis 8 ans, Christian Iacono (à gauche), originaire de Bône, et sa famille : sa mère, sa fille, sa femme, son frère et son père.

“ Contre nous, la propagande a été dure et injuste : nous étions coupables ! ”

Christian Iacono, 62 ans



Page 4 D - 26-7-1962
Le maire de Marseille a 150.000 habitants

GASTON DEFFERRE

“ Que les «pieds noirs» aillent se réadapter ailleurs ”

Le mauvais accueil de Marseille

Point d'arrivée de deux rapatriés sur trois, la cité phocéenne leur réserva un accueil franchement hostile comme le prouve cette déclaration du maire socialiste, Gaston Defferre, dans une interview à « Paris-Presses », le 26 juillet 1962.

En lettres géantes : «Pieds-noirs, retournez chez vous»



es de trop
RRE :



Defferre : « Le gouvernement doit faire quelque chose. »

MÉDIANE

remettre leur carte nationale d'identité aux services de police et d'attendre, avant de pouvoir partir, que les documents, envoyés par avion en métropole, aient été photocopiés. La carte d'identité était confrontée et rendue au passager lors de son débarquement.

— Une propagande dure et injuste avait fait de nous des coupables, se souvient Christian Iacono, aujourd'hui maire de Vence et à la tête d'un groupe de cabinets de radiologie. En 1962, jeune médecin, il arrivait à Paris avec sa femme, son fils de quelques mois et une valise. HLM à Villejuif, hôpital. Contexte hostile. Un an plus

tard, il décidait de retourner vers le soleil et reprenait à Cagnes-sur-Mer un modeste cabinet de radiologie qu'il allait moderniser en empruntant des sommes qui le font encore frémir et l'empêchèrent de dormir pendant plusieurs années.

— Ça n'a pas été facile. Aujourd'hui, le temps passant, je suis plus sensible à ce qui touche aux souvenirs. Mais à l'époque, je n'avais pas le temps de penser à l'Algérie. La priorité était ailleurs. Il a fallu travailler dur. Si certains confrères étaient ravis d'apprendre que j'étais pied-noir, d'autres — plus nombreux — l'étaient moins. J'ai dû faire beaucoup d'efforts pour être accepté.

Colonialistes, racistes, bandits... En juillet 1962, tout pied-noir était

suspect sinon coupable. Les rapatriés étaient systématiquement contrôlés par la police à la recherche de membres de l'OAS. Le délit d'accusé s'ajoutait au délit de sale gueule de ces « individus au teint basané des Européens d'Algérie », présentés par la presse comme les auteurs de tous les hold-up commis sur le territoire. A Marseille, le journal communiste traitait les rapatriés d'Algérie d'« envahisseurs » et expliquait qu'ils représentaient un « danger » pour la ville. Gaston Defferre, le maire socialiste et ancien ministre des Colonies, leur demandait d'aller « se réadapter ailleurs ». Sur les murs du port, on pouvait lire, écrit en lettres géantes : « Pieds-noirs, retournez chez vous. »

Le temps du rejet. « On ne nous disait pas ça en 1944 », s'indignaient les pieds-noirs qui avaient participé à la libération de Marseille. « Nous aussi, on s'est battu pour vous en Algérie », répondaient les Marseillais.

— Si on nous avait bourré la tête comme on a bourré la leur, peut-être que nous aurions eu le même comportement, commente Marc Lafaurie, arrivé à Nice, en novembre 1961, pour passer une licence d'Etat avant d'occuper le poste d'assistant du commandant Cousteau à Monaco.

Le sergent-chef Lafaurie, son père, est mort en septembre 1939 sur la ligne Maginot, en sauvant la vie de ses hommes : des tirailleurs sénégalais. Marc

Les pieds-noirs

La solidarité des bénévoles

Dans tous les ports, de nombreux bénévoles d'organisations caritatives assistent les services officiels dépassés par l'ampleur de l'exode. Ils formaient une chaîne pour décharger les bagages, qui n'étaient souvent que des baluchons, et descendaient dans leurs bras, sur des passerelles fixées à la hâte, des enfants apeurés.



Dans le Var, la petite fille de Bab el-Oued dormait avec sa mère et ses frères dans... un poulailler

Lafaurie avait six mois. Orphelin de père et, vingt-deux ans plus tard, orphelin de pays.

– *Je suis retourné à Alger, en 1980. C'était un besoin, dit ce Méditerranéen (c'est comme ça qu'il définit les pieds-noirs) titulaire d'une chaire de biologie marine et adjoint au maire de Nice. Etiquette PR, précise-t-il, j'ai un contentieux viscéral avec le gaulisme au nom de deux de mes amis morts à Alger, le 26 mars 1962, dans la fusillade de la rue d'Isly.*

Algérois, marié à une Oranaise

rencontrée à Nice, Lafaurie n'a pas vraiment connu l'exode.

– *Je n'ai pas vécu le voyage, précise-t-il. Mais j'ai souffert de la même façon. Moi aussi – comme on dit chez nous –, en arrivant ici, j'avais une main devant, une main derrière.*

Jean Rosello qui s'était engagé un an plus tôt dans la Marine (il a servi vingt ans ; de matelot à plongeur-scaphandrier) était sur un bâtiment de débarquement de chars (le BDC Trieux) et participait au rapatriement d'Oranais qui embar-

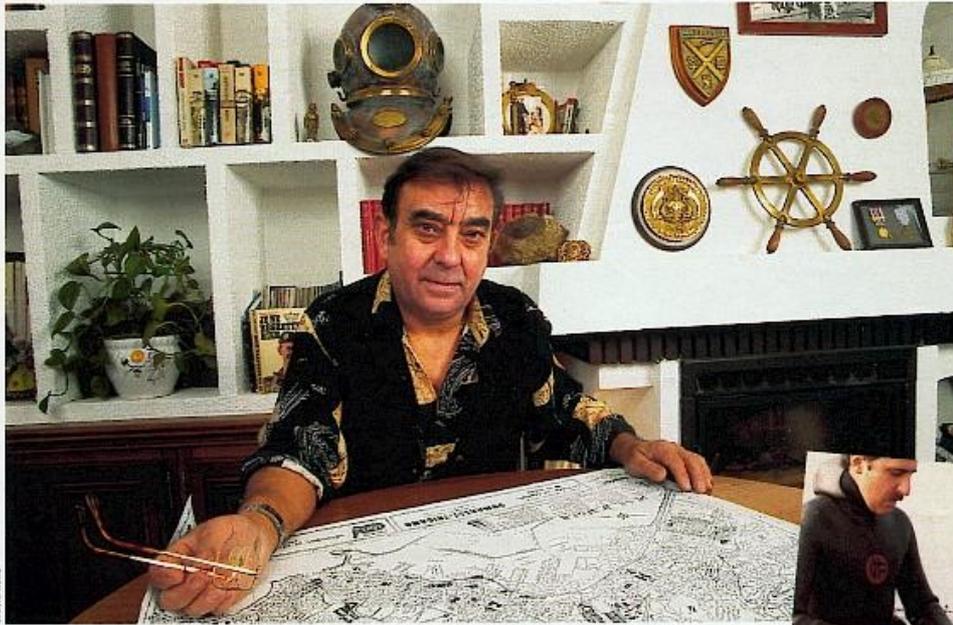
quaient à la hâte dans le port de Mers el-Kébir.

– *Je n'ai jamais beaucoup parlé de cette période, dit-il. Je l'avais mise de côté. Aujourd'hui, j'y reviens, je replonge dans mon passé, je participe aux réunions de l'amicale des anciens du Golf-la Redoute. L'Algérie, ça restera toujours la patrie de mon enfance, de mon adolescence...*

Renée, la femme de Jean Rosello, est de Bab el-Oued. Dans les premiers mois de l'exode, rapatriée dans le département du Var

avec un groupe d'enfants de ce quartier populaire d'Alger, elle dormait avec sa mère et ses frères dans... un ancien poulailler.

Le 26 juin 1962, c'est avec sa femme, ses trois jeunes enfants, ses parents, ses frères, ses sœurs... – dix personnes en tout – que Melchior Calandra est arrivé à Marseille en provenance de Bône. Quelques semaines plus tard, il s'installait à Carnoux, entre Aubagne et Cassis. Il y est encore. Maire adjoint et membre de la chambre de commerce et



Jean Rosello.
Plan d'Alger
et scaphandre.
Souvenirs de
pied-noir et
de pied lourd.

SELVE BUIU

“ L'Algérie, c'est
la patrie
de mon enfance ”

Jean Rosello, 54 ans



A.P.

BALMAZCIPA PRESS

“ Je n'ai jamais pu
vivre loin de la Méditerranée. ”

Marc Lafaurie, 59 ans



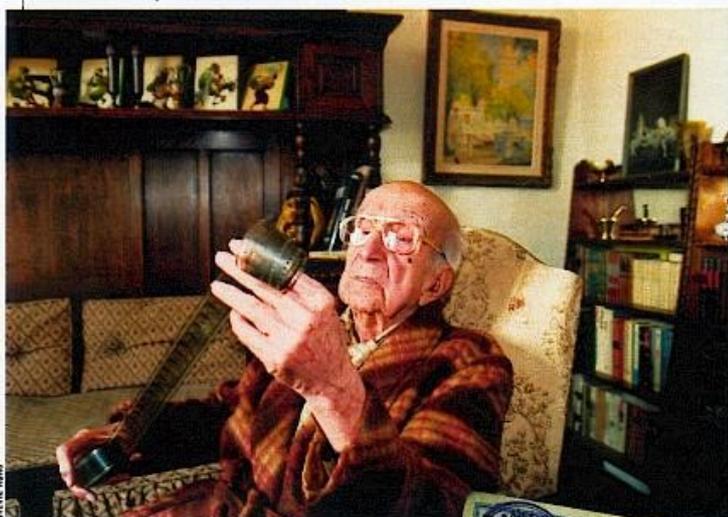
SELVE BUIU

Né à Marengo, pupille de la
nation à six mois – son père est mort
en septembre 1939 sur la ligne
Maginot –, Marc Lafaurie est un des
grands spécialistes mondiaux de
biologie marine. Il est adjoint au maire
de Nice, chargé de l'environnement.



Les pieds-noirs

A 93 ans, Paul Safar vit au milieu de ses souvenirs d'Algérie. Ci-dessous, sa carte de presse délivrée en 1930.



“ Je suis un des derniers témoins de l'Algérie heureuse. ”

Paul Safar, 93 ans



Paul Safar en compagnie de Charlie Chaplin venu à Alger, dans les années trente, faire la promotion de son premier film sonore, « les Lumières de la ville » : « Je lui ai fait visiter la Casbah et goûter les beignets arabes. »

En transit pour... “le nord de la Loire”

d'industrie de la Région Provence.

– A l'origine, explique-t-il, Carnoux était un groupement d'habitations créé par des Français du Maroc. En 1962, nous étions à peine trois cents habitants répartis sur cent soixante-dix hectares. Comme en Algérie, en 1830, tout restait à faire.

Le 26 août 1966, grâce à la pugnacité de Calandra et de ses amis, Carnoux, qui s'affichait déjà comme « la cité des pieds-noirs », devenait une commune « à part entière ». Son blason : une barre d'azur pour la Méditerranée, trois croissants pour l'Algérie, la Tunisie et le Maroc, et une fleur de lys pour la Provence. Aujourd'hui encore, la moitié des sept mille habitants de Carnoux est pied-noir. Mais sans le boulevard Maréchal-Juin, l'église Notre-Dame d'Afrique, le centre culturel Albert-Camus ou le stade Marcel-Cerdan, la cité ressemblerait à n'importe quelle petite ville provençale. D'ailleurs, Melchior Calandra ne se fait pas trop d'illusions. A soixante-cinq ans, cet ancien professeur de lettres, président fondateur de Carnoux Racine, reconnaît que « la flamme finira bien par s'éteindre le jour où il n'y aura plus personne pour se souvenir de cet épouvantable accueil. »

A Marseille, en juin 1962, entassés dans des chambres sordides ou logés dans des appartements sans portes d'entrée, les pieds-noirs à fiches roses – ceux qui étaient sans point de chute et sans ressources – étaient hébergés quatre à cinq jours maximum avant d'être dirigés « au nord de la Loire » : à Dunkerque, au Havre, à Rouen... nourris par le Secours populaire et logés dans les centres d'accueil de la Croix-Rouge ou dans des locaux mis à disposition par les rares particuliers émus par leur situation. Les autres, les pieds-noirs à fiches bleues – ceux qui avaient une possi-

Des centres de tri installés à la hâte

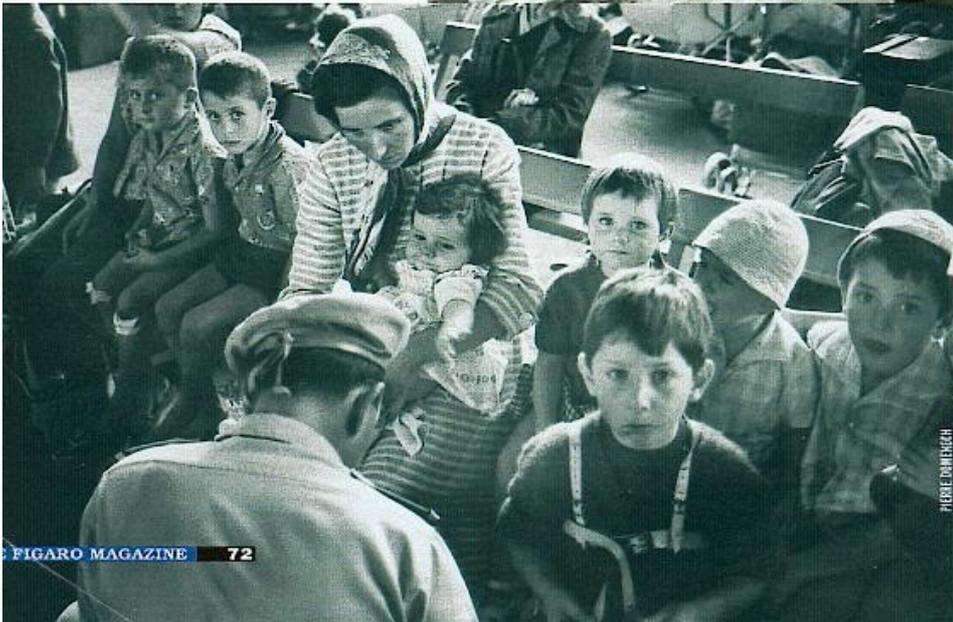
Dès leur arrivée
en métropole, les Français
d'Algérie étaient dirigés
vers de sinistres centres d'accueil
qui avaient surtout l'aspect de
centres de tri.





Images d'exode

Une mère épuisée de fatigue, un harki et sa famille (ci-contre), des adultes désabusés. Ci-dessous, des enfants aux regards inquiets, un mutilé de guerre sans bagage. Mais avec sa Légion d'honneur.



Les pieds-noirs

Quand de Gaulle a dit : "Je vous ai compris"...

bilité d'hébergement – ou à fiches blanches – ceux qui avaient des ressources – devenaient rapidement la proie des taxis, des restaurateurs, des hôteliers, des agents immobiliers.

– *Il y a eu de l'abus*, confirme Paul Safar, quatre-vingt-treize ans, doyen des journalistes honoraires pieds-noirs. *Des profiteurs.*

Son appartement est un musée. De l'Algérie heureuse avec les photos des stars qu'il a interviewées (de Rita Hayworth à Charlie Chaplin) à l'Algérie du malheur avec les deux bulletins du vote du dernier référendum sur l'indépendance encadrés dans son bureau.

– *Quand de Gaulle a dit « je vous ai compris », les pieds-noirs ont cru qu'il leur disait je vous ai entendus. Le malheur vient de là.*

Sous une vitre posée sur sa table de travail, un plan d'Alger guide sa mémoire.

– *Je vis au milieu de mes souvenirs, mon fils*, explique-t-il. *Je pense à « là-bas ». Avec Ferhat Abbas ou Farès, on aurait pu rester. Mais pas avec les autres... ils étaient trop sectaires. C'est pour ça qu'on est tous partis. Tous !*

Dans sa remarquable étude, *De l'exode à l'exil (1)*, Jean-Jacques Jordi précise que 651 265 Français d'Algérie arrivèrent en France au cours de l'année 1962. En 1963, ils étaient 710 000. En 1965 : 969 216, auxquels s'ajoutaient 138 458 Français musulmans, dont 55 000 harkis (sur 200 000) et leurs familles qui avaient réussi à passer au travers de l'impitoyable sélection décrétée par les autorités françaises qui abandonnaient à la mort ceux que la France avait recrutés pour la servir.

– *En arrivant à Marseille*, raconte Yahia Ziad, harki évadé d'une prison d'Oran, *on a été hués sur les quais par les communistes et les Algériens. Ensuite, on nous a transférés au camp de Rivesaltes. Je n'avais fait que changer de* 



“ La France m'a trompé et moi, j'ai trompé ma famille. ”

Yahia Ziad, 54 ans

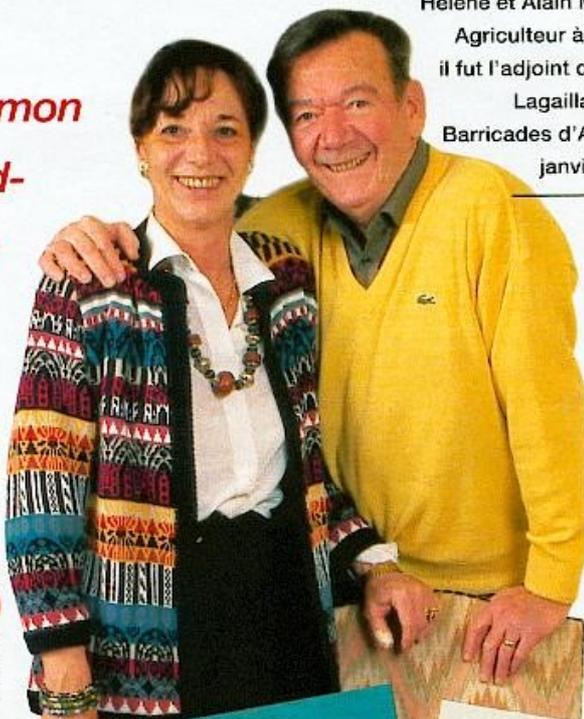
SYLVIE RIBOU

“ En 1871, mon arrière-grand-père a quitté l'Alsace allemande pour l'Algérie française. ”

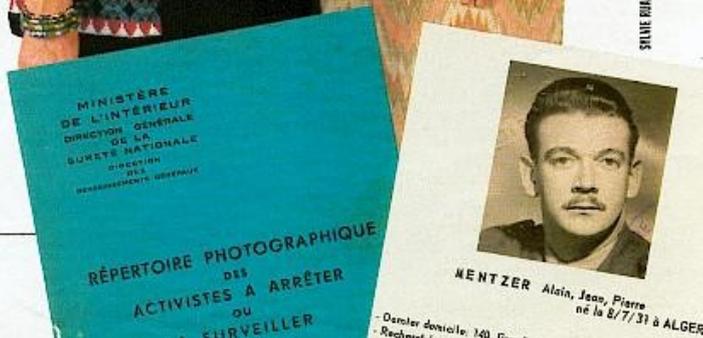
Alain Mentzer, 66 ans

La fiche de recherche d'Alain Mentzer pour sa participation à l'OAS.

Hélène et Alain Mentzer. Agriculteur à Rovigo, il fut l'adjoint de Pierre Lagailarde aux Barricades d'Alger, en janvier 1960.



SYLVIE RIBOU



Un long voyage vers l'inconnu



Dans le regret des combats perdus de l'Algérie française

prison. J'avais dix-neuf ans. Je pleurais. Un jour en sortant du camp, j'ai trouvé une pièce de 1 F. Elle m'a sauvé. J'ai acheté un journal et répondu à une annonce de la SNCF qui recherchait des ouvriers. J'y suis toujours. Mais à part cet endroit où je vis et je travaille, où je suis connu et respecté, ailleurs je ne suis qu'un raton pour les Français et un traître pour les Algériens.

La plupart des hommes du prestigieux commando Georges auquel

appartenait Ziad furent exécutés après d'épouvantables supplices.

– Mais qui se souvient de ces horreurs ? interroge Alain Mentzer. Tout le monde s'en fout, aujourd'hui. Même nos enfants – à quelques exceptions près – ne s'intéressent pas à notre histoire. D'ailleurs, qu'est-ce qu'on pourrait leur expliquer ? Qu'on a tout accepté ? Et qu'on est parti ?

Dans sa maison sur les hauteurs de Hyères où seuls les fidèles au

souvenir sont admis, Alain Mentzer et ses amis vivent dans le regret des combats perdus de l'Algérie française. Pas amers, déçus. Tristes. Et désabusés.

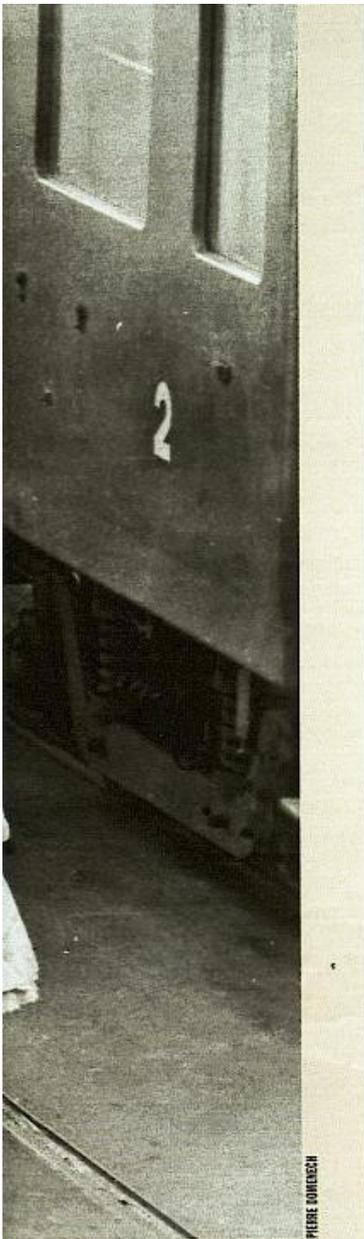
Il y a des images tenaces. Les quais d'Alger et d'Oran, encombrés de cadres de déménagements défoncés, de colis éventrés, de voitures enflammées. Les cadavres jonchant les trottoirs ensanglantés des villes... Entre le 19 mars et le 10 juin 1962, 1 535 pieds-noirs seront enlevés dans Alger (un par heure !) par le FLN. Disparus à jamais ou retrouvés exsangues et affreusement mutilés. Aux enlèvements des Européens par le FLN (avec lequel faisaient désormais cause commune les autorités françaises réfugiées dans la cité-fortresse du Rocher-Noir) répondaient les attentats meurtriers de l'OAS qui, affaiblie par l'arrestation de ses

chefs et d'un grand nombre de ses cadres, était débordée par des éléments incontrôlables et désespérés.

– On avait dit à ma mère que mon père, qui était un des proches du général Jouhaud, avait été tué, explique Michèle Tabarot, maire du Cannet dont le grand-oncle créa Oran Républicain. Elle est partie pour l'Espagne en avion avec mon frère de trois ans. Elle était enceinte de cinq mois. C'est pour ça que je suis née en octobre 1962 à Alicante.

Pendant plusieurs années, Michèle Tabarot a fréquenté la « petite école » créée par les pieds-noirs, pour leurs enfants, dans un appartement de la ville, structure qui est à l'origine du lycée français d'Alicante.

– Jusqu'à l'amnistie de 1969, qui a permis à mon père de rentrer en France, j'ai vécu dans un environnement on ne peut



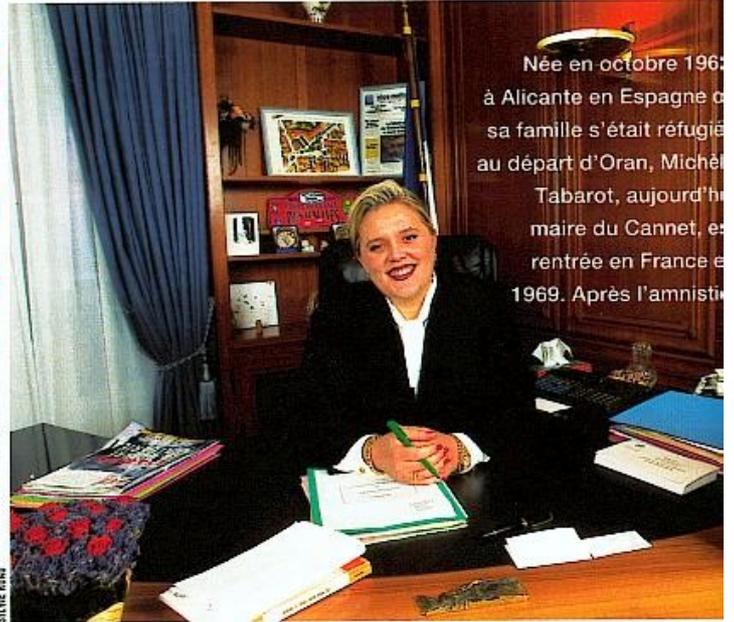
PIERRE COMBESCH

Des femmes seules avec des enfants

Après avoir traversé la Méditerranée, des centaines de milliers de pieds-noirs ont dû traverser la France dans des trains qui les emmenaient vers des villes qu'ils ne connaissaient pas et dont, le plus souvent, ils n'avaient même pas entendu parler. C'était surtout des femmes seules avec leurs enfants. Leurs époux étaient encore en Algérie.

“ Notre seul grenier, c'est la mémoire de nos parents. ”

Michèle Tabarot, 35 ans



SILVIE RAOU

Née en octobre 1963 à Alicante en Espagne et sa famille s'était réfugiée au départ d'Oran, Michèle Tabarot, aujourd'hui maire du Cannet, est rentrée en France en 1969. Après l'amnistie

“ J'ai toujours voulu épouser un pied-noir, et c'est ce que j'ai fait. ”

Bérangère Dessaix, 29 ans



D.L.

Serge, Bérangère et Louise (4 ans) Dessaix. Dans cette "famille pied-noir", seul le père est né en Algérie.

SILVIE RAOU

Les pieds-noirs



Chaque démarche administrative était précédée d'un rigoureux contrôle d'identité.

Une histoire dont la fin tragique fut signée le 18 mars 1962

plus pieds-noirs, au milieu des exilés de l'Algérie française. J'y ai appris ce qui s'est passé là-bas et pourquoi nous avons dû partir. Aujourd'hui, je n'ai pas envie d'aller en Algérie, mais c'est important de continuer à parler de notre passé.

C'est aussi le sentiment de Bérangère Dussaix, une fille de pieds-noirs (cinq générations) qui « aurait préféré naître en Algérie française » et qui, dès son plus jeune âge, avait décidé qu'elle épouserait un pied-noir. L'heureux élu est d'une famille originaire de Sétif où son grand-père a été assassiné lors des émeutes en 1945.

— Notre petite Louise n'aura sans doute jamais l'accent pied-noir, sourit Bérangère Dussaix, mais ça ne l'empêchera pas de parler de ses origines et de connaître l'histoire de l'Algérie française.

Une histoire dont la fin tragique fut décidée sur ordre du général de Gaulle, le 18 mars 1962, par le FLN et les représentants du gouvernement français : Louis Joxe, Jean de Broglie et Robert Buron.

« Ma signature figure au bas d'un bien étrange document, écrira Buron dans ses *Carnets politiques de la guerre d'Algérie* (2). J'ai pour ma part conscience d'avoir fait mon devoir au sens plein du mot mais je n'en éprouve aucune satisfaction véritable. »

Plus facile à écrire qu'à vivre. ●

JEAN-PAX MÉFRET

(1) L'Harmattan. (2) Plon.

Camus, Belm

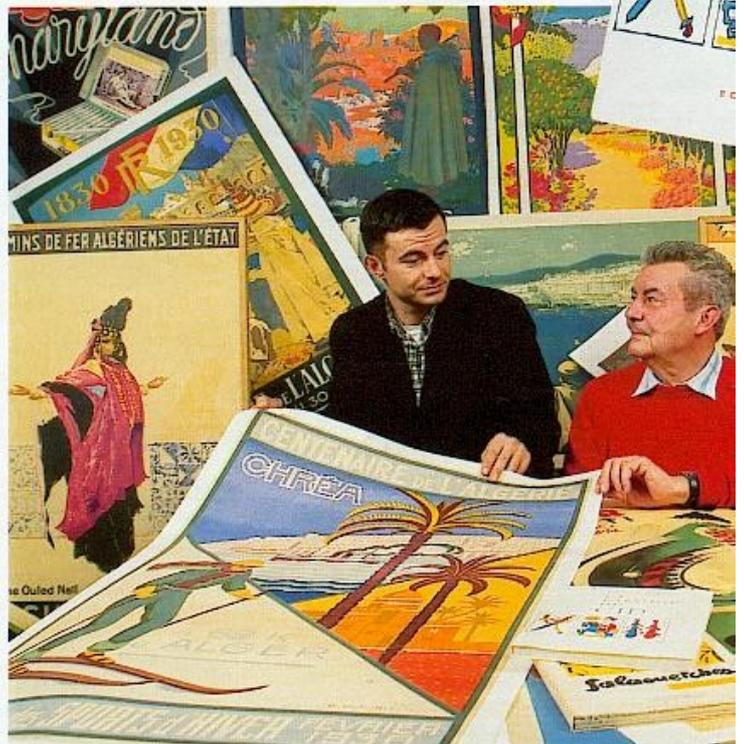
Ecrivains, artistes, sportifs, universitaires... Un inventaire surprenant pour une identité culturelle d'à peine cent trente ans d'âge.

Par Georges Laffly

Lorsqu'il parlait des siens, de ce petit million de gens implantés depuis 1830 sur la rive sud de la Méditerranée, Albert Camus disait les colons, ou les Algériens, comme on faisait avant lui. En style officiel cela donnait les Européens, puis les FSE (Français de souche européenne). Depuis, on a inventé (sans doute l'armée) le mot pied-noir. Va pour les pieds-noirs.

Ils ont eu conscience dès le début de former un groupe séparé. Différents des autres populations d'Algérie, différents des « Français de France ». Sur place, ils avaient trouvé des musulmans et une com-

munauté juive très ancienne, assez arabisée. Une société figée, isolée, dont les religions, les mœurs, le vêtement, faisaient barrière. Avec l'école, avec les guerres, les choses changèrent. On voit très bien cela dans le livre plein de sympathie de F. Duchêne, *Mouna, cachir et couscous* (1). Cette tripartition culinaire ne manque pas de sens. La mouna est une brioche qu'on mangeait sur l'herbe, le lundi de Pâques. Avec la soubresade et l'anisette, elle caractérise les pieds-noirs (et pas le couscous, ni les merguez). Ces mounas, ces pieds-noirs, sont aussi autre chose que « les Français de

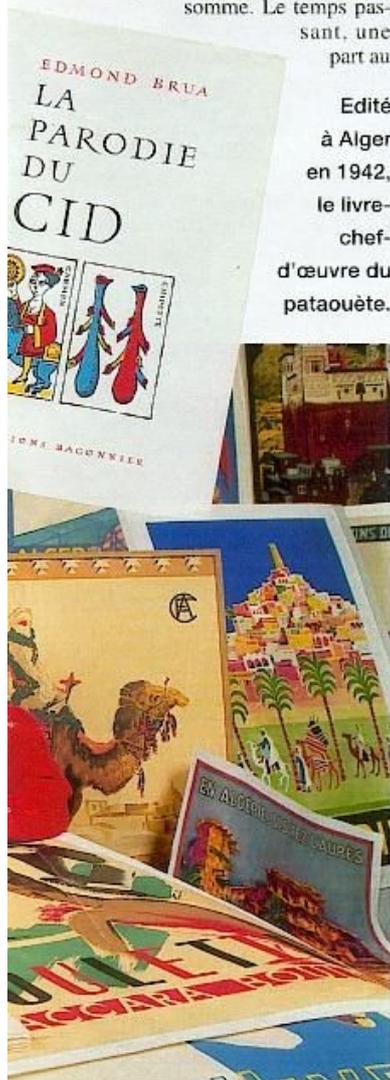


Au milieu de ses lithographies rapportées d'Algérie, l'imprimeur-éditeur ses neufs enfants. Le premier salon de lecture d'Alger fut ouvert en 1886

ondo, Cerdan, le Robert...

France ». Ils s'appellent Papalardo ou Sanchez aussi souvent que Martin. Ce qu'ils ont en commun, c'est d'abord une histoire : ils viennent, et depuis peu, de la rive nord de la mer. Ils apportent le mouvement à ce pays endormi. Sans en être bien conscients, les voilà missionnaires du monde moderne. Ils ont dans leurs bagages les machines, la République, la laïcité, même quand ils sont personnellement ignorants ou religieux. Et très vite, ils se sentent un peuple nouveau, naissant ; unis par une certaine manière d'être, l'accord sur ce qui compte et ce qui est méprisable, une « culture » en somme. Le temps passant, une part au

Édité à Alger en 1942, le livre-chef d'œuvre du pataouète.



Henry Baconnier et Dominique, un de par la grand-mère d'Henry Baconnier.

moins des anciennes populations rejoint ce clan des modernes (d'ailleurs plein de traits traditionnels quant à la famille, au rôle des femmes). S'il n'y a pas fusion, il y a au moins mimétisme.

Camus écrit en 1938 : « A ce peuple neuf, dont personne encore n'a tenté la psychologie (sinon peut-être Montherlant dans ses Images d'Alger), il faut une langue neuve et une littérature neuve. Il a forgé la première pour son usage personnel. Il attend qu'on lui donne la seconde. » C'était pour présenter les *Fables bônoises* d'Edmond Brua, poète, philologue, grand lettré, qui jouait avec ce matériau inédit, le pataouète. Le pataouète a sa syntaxe (verbe à la fin des phrases ; « que » est l'unique relatif) ; son vocabulaire, franco-hispano-italo-arabe, que d'ailleurs école et radios se chargeaient d'affadir et d'effacer. On en retrouve des bribes dans des films récents, curieux détour : chcoumoune (et non pas seoumoune) de l'italien scommunicatione ; soua-soua (bien) qui vient de l'arabe ; la tchatche, de l'espagnol chachareria. Voyez Lanly, *le Français d'Afrique du Nord* (Bordas).

Il reste des toiles, des pierres, des livres et des souvenirs...

Dès 1900, Musette (de son vrai nom Robinet) écrit dans ce langage les aventures de Cagayous. Et Camus passe trop vite sous silence les écrivains qui les premiers ont décrit ce peuple bigarré, Louis Bertrand, Paul Achard, Robert Randau, Stéphane Chaseray, etc. Bigarré et avant tout méditerranéen. Brua choisit très bien son sujet quand il écrit sa *Parodie du Cid*. Son Roro - Rodrigue - est cornélien par le respect du père, par un sens vif de l'honneur, et, comme le note Proust pour le vrai Corneille, par un brin de jactance. Il a aussi l'art et le goût de se moquer de lui-même, à preuve le succès de la pièce auprès de tous les Roros et les Chipettes - Chimène - depuis un demi-siècle.

Autre trait : l'intérêt pour la politique et la rhétorique. Pour quelques centaines de milliers de lecteurs, il existe 134 journaux en 1896 ! Les passions sont violentes, et vite déçues. Cagayous finira « anti-toutiste ». Autour de la mer latine, on rencontre bien des exemplaires du héros cher à Audisio,

Pourquoi "Pieds-Noirs" ?

D'où nous est tombé ce surnom de pieds-noirs ? Mystère. Il est certain que, jamais en Algérie, nous ne sommes désignés par ce mot (aujourd'hui, c'est autre chose). Nous l'avons appris de l'armée et des journaux.

On ne le signale pas avant 1953-1954. Il apparaît d'abord au Maroc. Ce genre de sobriquet est rarement donné en bonne part. Le nôtre ne fait pas exception.

Les origines avancées pour le mot sont peu vraisemblables. Surnom donné aux Arabes qui marchaient pieds nus, puis par les Arabes aux Européens qui portaient des chaussures ? Aucune trace dans une littérature abondante sur les expressions locales. Pour les musulmans du

cru, nous étions les *roumis* (romains : chrétiens) ou les *gaouri* (giaours : infidèles). Surnom donné aux colons qui pataugeaient dans les marais de la Mitidja ou aux vigneron fouillant le raisin ? Pas de trace, non plus. Image nous assimilant à la tribu indienne des Blackfeet ? Pourquoi pas au dernier des Mohicans !

Le très savant Brua avait une autre idée : dans le Midi, les pieds-noirs sont des passereaux qui s'envolent vers l'Afrique à l'automne. Un Méridional aurait lancé le surnom, et cela a pris. C'est ingénieux, mais incertain. En tout cas, récent, c'est tout ce qu'on peut dire.

G. L.

Ulysse, l'ingénieur, le dangereux, et si on ne pratique pas soi-même la ruse, il faut toujours la prévoir. Etre louette (vif) et même caouète (malin). Tout le monde rira du babao (naïf) qui s'est laissé prendre. Avec cela l'habitude de compter d'abord sur soi, non sur autrui. Le président de l'Unef, en 1952 ou 1953, disait aux étudiants d'Alger : « Vous n'avez pas l'esprit revendicatif. » Reproche qu'ils recevaient comme un compliment.

Il reste des toiles, des pierres, des livres, des souvenirs

Pour compléter ce signalement, notez un grand plaisir à vivre, à jouer du soleil, de la mer et du reste. La mer et les corps, c'est en somme la réponse de *Noce* au Barrès de la terre et des morts. Les pieds-noirs sont nageurs, coureurs, boxeurs. Ils rêvent de Cerdan et d'Alain Mimoun. Grands amateurs de musique, aussi, et de bel canto par-dessus tout. Verdi et Leoncavallo ont gardé là leurs derniers fidèles. Superstitieux enfin, comme on l'est du Liban à l'Espagne. On prédisait pour l'année l'avenir de la famille en interprétant la vignette du calendrier des Postes.

Voilà le portrait-robot. Il serait incomplet si on ne rappelait pas un patriotisme solide et profond, même si beaucoup ne découvraient la terre

de France qu'à l'occasion d'une guerre. Mais elle avait un prestige immense. Etre français était un privilège envié. On héritait de vingt siècles d'Histoire. Je n'en ai pas de meilleur exemple que le mot du boxeur Halimi, vainqueur d'un Britannique et disant : « J'ai vengé Jeanne d'Arc. » Ça, c'est parler. Ce peuple neuf n'était pas sans passé.

Alger fut, avant 1914, une station d'hiver, qui rivalisait avec Nice et Cannes. Les écrivains, de Toulet à Gide et Wilde, y venaient autant que l'aristocratie européenne. Et les peintres n'ont jamais manqué, depuis Delacroix jusqu'à Marquet. Mais sans parler de ces visiteurs, le terrain local a produit, outre ceux déjà cités, bien des écrivains, de Rose Celly à Emmanuel Roblès, à Jean Brune, à René-Jean Clot, à Paul Robert, auteur du dictionnaire, ou Jean Servier. Et des peintres : Tona, Atlan, Galliero, Bascoulès ; des sculpteurs : Paul Belmondo, André Greck. Tandis que les historiens, Gsell, Marçais, Gautier, Lévi-Provençal, Dermenghem, restituaient les siècles obscurs du Maghreb.

C'étaient les premières récoltes. L'arbre a été coupé. De cette aventure, il reste ces toiles, ces pierres, ces livres, et des souvenirs dans des cerveaux qui vont s'éteindre. Et un folklore, sans doute. Un folklore, c'est le reflet d'un grand rêve, et souvent sa caricature. ●

(1) Albin Michel, 1930.

Le culte du souvenir

Un petit peuple qui tient à son passé

Par Christel Guioc

Qu'ils soient d'Aumale, de Béni-Mered, d'Arzew ou de Bab el-Oued, ils ont leur amicale... Les anciens footballeurs d'Afrique du Nord ont aussi leur. Tout comme les collectionneurs regroupés au sein d'AFN-collections. On trouve même une Amicale des pieds-noirs de la RATP, ainsi qu'une Association des pieds-noirs de l'océan Indien. Près d'un millier d'associations ont été créées par les Français d'Algérie depuis leur arrivée en métropole.

Les associations nationales de défense des rapatriés sont les plus

connues. Ce sont, entre autres, l'Anfanoma, fondée et présidée, jusqu'à sa mort en 1973, par le colonel Pierre Battesti ; le Ranfran-OM de Jacques Vaysse-Tempe ; le FNR de Roger Fenech parrainé par le général Jouhaud ; l'Usdifra d'Eugène Ibagnez ; le Recours fondé en 1976 par Guy Forzy, Claude Laquière et Jacques Roseau.

Sans être toujours du même avis sur la stratégie à adopter, elles ont principalement obtenu le règlement de la majorité des dossiers d'indemnisation, l'amnistie des personnes condamnées pour l'Algérie française et, depuis peu, la suppression du n° 99, un code attribué par la Sécurité sociale aux personnes nées « à l'étranger », accolé de façon abusive à celles nées en fait dans les départements français d'Algérie.

Les tombes laissées en Algérie ne sont pas oubliées : l'Association de sauvegarde des cimetières de l'Algérie, créée en 1985 par Jean-Paul Gavino, s'en occupe tandis que

l'Association de sauvegarde des familles et des enfants de disparus poursuit son action pour tenter de retrouver les traces des milliers de pieds-noirs enlevés dans les mois qui précédèrent et suivirent le cessez-le-feu du 19 mars 1962. Les anciens du combat de l'Algérie française se regroupent au sein de l'Adimad et de l'Adep.

La sauvegarde de l'identité pied-noir

Pour aider à supporter le déracinement, des amicales se sont développées sur le modèle de l'Algérienne, née à Paris en 1947, ou... de la Sépia, véritable institution - interdite aux femmes ! - fondée à Alger en octobre 1953 et présidée par un « Grand Calamar ». Dans le Sud-Est, les Maisons du pied-noir, fédérées en 1978 par l'Oranais Robert Tabarot, permettent également de retrouver un peu le pays perdu.

Chaque année, à Nîmes, à l'initiative d'Antoine Candela, plusieurs dizaines de milliers de pèlerins se rassemblent autour de la statue de la Vierge de Santa-Cruz qui veillait autrefois sur Oran. D'autres, poursuivant le projet engagé par Joseph Ortiz en 1990, se consacrent à l'édification de Théoule du Mémorial de Notre-Dame d'Afrique, la Vierge d'Alger qui a donné son nom à l'église de Camoux-en-Provence, ville fondée, en 1958, par des pieds-noirs du Maroc.

Des associations ont pris en charge la sauvegarde de la culture et de l'identité pieds-noirs. « Ce sont les seules, selon Maurice Calmein, auteur d'un ouvrage sur le sujet *, à avoir un avenir car elles ont un projet. » Ainsi l'association Abd-el-Tif s'intéresse au courant pictural orientaliste né en Algérie au début du siècle, tandis que le très actif Cercle algérien entretient depuis 1973 « le pa-

trimoine culturel de la présence française en Algérie ». Ses sections locales, implantées partout en France, sont à l'origine de nombreuses créations : une BD sur l'histoire de l'Algérie française ; le Théâtre pied-noir à Narbonne ; le Festival du film algérieniste à Nîmes ; le Centre de documentation et de culture algérieniste à Perpignan et son pittoresque et intéressant musée de l'Algérie française, créé par Roger et Hélène Brasier.

Parallèlement, d'autres initiatives ont été développées par des rapatriés. A Aix-en-Provence, le Centre de documentation historique sur l'Algérie abrite dans sa bibliothèque près de 9 000 ouvrages et de nombreux documents sur la période 1830-1962 ; la Maison du Maréchal-Juin a été à l'origine du spectacle de Marie Elbe et de Jacques Bedos : *Rendez-vous à Sidi-Ferruch*. A Marseille, le Comité Véritas de Joseph Hattab-Pacha, dernier maire de la Casbah d'Alger, et de M^r René Blanchot, travaille au rétablissement de la vérité historique sur l'Algérie française. A Nice, le Centre d'études pied-noir, présidé par Josselyne Revel-Mouroz, recueille des « récits de vie » sur le quotidien des Français d'Algérie. A partir de Paris, les initiatives de Bernard et Taouès Coll-Titraoui, du mouvement Jeune pied-noir, ont pour objectif principal « la reconnaissance de la responsabilité de la V^e République dans le génocide des harkis ». Mémoire de la France d'outre-mer, de Philippe Nouvion et Paul Méfret, a une ambition plus étendue : « Rappeler, sans esprit revancharde, l'œuvre civilisatrice de la France d'outre-mer. » Et, à la tête de Généalogie Algérie Maroc Tunisie, Claude Delaye réclame la restitution par l'Algérie des « cinq millions d'actes civils établis par l'Etat français en Algérie de 1830 à 1962 ! » pour reconstituer l'histoire des familles.

La presse pied-noir existe aussi. Elle compte une cinquantaine de titres parmi lesquels se distingue le magazine *Pieds-Noirs d'hier et d'aujourd'hui*, un tabloïd « tout en couleurs » qui, animé par Jean-Marc Lopez, traite de l'actualité de cette communauté tout en évoquant son passé.

* Les Associations pieds-noirs (Editions SOS Outremer, 1994).

Les statues jumelles de N. D. d'Afrique



RENARD/STUDIO

Sans que l'on sache vraiment pourquoi, Notre-Dame d'Afrique est devenue, à partir de la fin du siècle dernier, une Vierge noire. Pourtant, son origine est sans rapport avec l'Afrique. Ni même avec les traditionnelles vierges noires en bois qui datent du moyen âge. La Vierge d'Alger est une statue de bronze qui fut offerte le 5 mai 1840 à l'évêque du diocèse, monseigneur Dupuch, par les Enfants de Marie du Sacré-Cœur de Lyon. Ce bronze coulé en France, dans le même temps que plusieurs autres, s'inspire d'une vierge sculptée au XVIII^e siècle par Edme Bouchardon.

Deux autres Vierges existent encore aujourd'hui. L'une est installée dans la bibliothèque d'un couvent parisien (notre photo, en bas à droite), l'autre dans le jardin d'une congrégation en Normandie. Et ce qui différencie Notre-Dame d'Afrique de ses jumelles, c'est une seconde couronne et une longue robe brodée d'or dont on la pare lors des grandes fêtes religieuses. Le précieux diadème posé sur la tête de la Vierge, par décision du Vatican, le 30 avril 1876, plaça au rang de basilique l'église de Notre-Dame d'Afrique.

La statue n'a pas été rapatriée à l'indépendance de l'Algérie. Elle domine toujours le maître-autel (photo de gauche) sous l'inscription suivante : « Notre-dame d'Afrique, priez pour nous et pour les musulmans. »

C.G.

